

## Les traces de Borges

Vincent Charles Lambert

Number 14, Winter 2007–2008

Têtes de Turc

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2539ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lambert, V. C. (2007). Les traces de Borges. *Contre-jour*, (14), 121–130.

# Les traces de Borges

---

Vincent Charles Lambert

*Il se peut que le véritable lecteur soit l'auteur élargi.*  
Novalis

On ne peut regretter d'avoir lu Borges, seulement déplorer en secret que cette imagination ait son emprise sur la vôtre au point que vos lectures (et ne parlons pas des écrits) vous y ramènent constamment, comme si vous pensiez dorénavant de l'intérieur. J'imagine qu'il ne peut en être autrement ; nos ruminations n'ont qu'un vague pressentiment de l'enclos où elles passent leurs journées à brouter et qu'elles finissent par se confondre avec « le monde » ; mais Borges est l'un des nôtres et je n'en sortirai peut-être pas... On comprend que j'exagère un peu pour le bien de l'exercice : c'est une autre façon d'écrire *contre* que de se débattre au sein d'une œuvre comme si l'impossibilité de l'assimiler (ou de l'ignorer, de poursuivre son chemin) pouvait faire de vous un passager aux traits de plus en plus vagues, muet devant cette voix que vous entendez dans les écrits les plus divers. Car Borges est toujours passé par là. Aucun écrivain comme lui ne m'a fait sentir que « l'exercice de la littérature »

était encore une autre façon de marquer son territoire. Il suffit d'avoir lu Borges pendant quelque temps (ce devait être un été) pour que ses traces apparaissent un peu partout, d'un bout à l'autre de ce « cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part » que tend à devenir, comme l'espace, le temps, la littérature. Borges arrive à tout moment comme Satan dans un vers du *Paradis perdu* de Milton : « *By center, or eccentric, hard to tell.* »

Malgré mon admiration, sans doute aussi à cause d'elle, je sais comment cette œuvre a commencé de m'agacer, à partir de quel moment, par exemple, la modestie de Borges est apparue comme une ruse à laquelle je suis devenu vraiment insensible. La faute revient aux derniers vers du poème « Mes livres » :

*Cette bibliothèque-là, la mienne,  
ne sait pas que j'existe, mais ses livres  
font partie de moi comme ce visage  
aux tempes grises, aux prunelles grises,  
que vainement je cherche dans la glace  
et que de ma main creuse je parcours.  
Non sans certaine amertume logique  
je pense que les mots essentiels  
qui m'expriment se trouvent dans ces pages  
qui ne savent pas qui je suis, et non  
dans celles que j'ai écrites. Sans doute  
en est-il mieux ainsi. Les voix des morts  
me diront pour toujours.*

Sans doute allait-il trop loin, sans doute en rajoutait-il à ce qui était déjà une évidence. Je n'aimais pas l'entendre lire dans ma pensée alors que ma pensée suivait ses traces. Rappelons la phrase souvent citée, le grand postulat des derniers vers de « Mes livres » : « Le fait est que chaque écrivain crée ses précurseurs. » Ce qui explique à moitié (je reviendrai sur ses méthodes) que tout ce que Borges touche soit changé en Borges. J'étais retourné lire Walt Whitman et la *Divine comédie* ; j'avais à peine ouvert Schopenhauer et Chesterton ; découvert les sagas islandaises ; je m'étais plu à dresser la liste des écrivains (ajoutons Stevenson, Kipling, Swedenborg, Carlyle, Quevedo, Coleridge, Hawthorne, Browning, Pascal,

Samuel Johnson, H. G. Wells, W. B. Yeats, Bernard Shaw...) réunis autour de lui comme une constellation ; et peut-être que la onzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica* elle-même est aussi pénétrée de sa figure. Quant aux quelques thèmes bien connus de son œuvre, ce credo (miroirs, bibliothèques, épées, labyrinthes...) qu'il concevait un peu comme tel je crois, même s'il s'en est parfois montré navré, ils me font penser au poème « Le jeu » de Saint-Denys Garneau, à ces cubes de bois « qui sont un village » mais qui, ne l'oublions pas, sont des cubes, des cubes qu'un enfant empile chaque jour et qui seront « bientôt l'univers ».

Et j'ai pensé que l'univers de Borges était beaucoup plus menu que je ne le croyais, même s'il me paraissait infini. Il aurait été d'accord : « On vit, on écrit dans un monde assez limité », dit-il dans un entretien. Mais quelque chose que je voudrais bien cerner, dans ma lecture, fait en sorte que le territoire de Borges est toujours en pleine expansion, si bien qu'il m'arrive de le confondre avec la littérature elle-même. Une hypothèse est que ce territoire peut nous paraître sans limites, on peut oublier qu'il s'agit d'un territoire parmi d'autres parce que nous parlons en fait d'un non-lieu, d'un territoire reconnaissable entre tous dès que vous y entrez, dès qu'il vous habite, mais dès lors sans cadastre, dispersé. Vous devenez peu à peu, vous aussi, son propre territoire. Et c'est pourquoi on ne peut vraiment écrire *contre* Borges, car on cherche alors à restituer les contours de son œuvre, à la confronter avec ce qui serait peut-être son dehors, elle qui existe avant tout dans l'œuvre des autres.

On sait que tous les territoires sont faits de traces laissées derrière soi, de retours aux mêmes points, qui sont peut-être les pôles d'une figure. L'œuvre de Borges est fondée sur une poétique de la répétition : « J'ai peu d'idées et je les exprime toujours plusieurs fois », dit-il en riant, encore dans ces entretiens où ses habitudes de lecteur sont les plus manifestes (l'aveuglement a pu radicaliser un certain mode de pensée révélé depuis longtemps). C'est bien vrai, Borges se répète inlassablement tout au long de sa vie, comme il reprend toujours les mêmes vers de l'*Odyssée* selon lesquels les dieux tissent des malheurs afin que les hommes ne manquent pas de sujets pour leurs chants, ce même vers de Shakespeare (« *Sweets with sweets war not, joy delights in joy* ») pour dire, en rappelant ensuite

une idée de Chesterton, que toute chose cherche à persévérer dans son être, et nous pourrions continuer... Borges ne retiendrait d'un écrivain que ces idées propices à la construction d'un argument qu'il se refuse toujours à formuler trop directement, sinon de façon provisoire, avant d'ajouter d'autres exemples qui le nuancent au point que toute conclusion devient péremptoire. Il s'agit moins de conclure, en fait, que d'énumérer les variations d'un paradoxe (que Borges transforme en loi) à travers le temps. C'est pourquoi la répétition est aussi bien une méthode, à ses yeux, que la fonction principale de l'écrivain : « La littérature, peut-être, ne fait-elle que répéter les mêmes choses avec une accentuation, avec une modulation, légèrement différentes. En tout cas, je pense que mon devoir d'écrivain n'est ni de découvrir des thèmes nouveaux ni d'inventer quoi que ce soit ; je dois répéter, bien sûr dans la langue de mon pays et de mon époque. »

Mais non seulement cette imagination s'imprime-t-elle en vous par la réitération d'un ensemble d'idées aux variations infinies, la vôtre a besoin, soudainement, de cette conception de la littérature que Borges a fini par incarner (c'est le paradoxe où cette œuvre vous jette) tout en postulant, et combien de fois, avec le rappel de Valéry et de quelques autres, que la littérature est l'œuvre d'un seul esprit aux voies innombrables, ce que Yeats nomme la « Grande mémoire » dont chaque individu (bien qu'il l'ait oublié) est nécessairement dépositaire. En fait, ajouterait Borges, qu'il s'en souvienne ou non a bien peu d'importance.

Comment mesurer les contours de cet univers, contourner cela ou en sortir, si jamais cet univers (selon une structure imitée, transparente...) venait à inclure tous les autres, si jamais tous les autres parlaient pour lui ?

Cette fois-ci — pardonnez ce détour insoupçonné, ce n'est que la suite de mon histoire — je me suis reporté (un peu consciemment je dois dire) à un autre dogme, celui des romantiques allemands. On m'avait souvent prévenu que je risquais de retrouver chez eux des précurseurs infaillibles qui avaient tout dit, tout pensé en formules presque *prêtes pour la pierre*. Je devine qu'on me parlait des fragments des frères Schlegel et surtout de Novalis, et je parlerai de ce dernier avant tout, non sans détour,

car il m'a semblé d'une certaine façon avoir échappé à Borges. Bon nombre d'auteurs le rebutent : Boccace, Calderon, Kant et d'autres auxquels il revient parfois comme à ceux dont il ne comprend pas le langage. Mais il ne range de ce côté ni Novalis ni aucun romantique allemand, mis à part Goethe qui fut néanmoins sauvé par la lecture tardive des *Élégies romaines* (et peut-être aussi par cette idée que Borges lui attribue, que l'Histoire aurait la forme d'une spirale).

C'est un tour étrange à donner à cet exercice que de prétendre sortir de Borges, si cela est possible, par les mots de Novalis. Mais la filiation entre les deux écrivains est telle que Borges pourrait sembler un peu trop discret à son endroit, ce qui ménage un immense coin d'ombre. Rappelons le passage de l'*Essai d'autobiographie* où Borges raconte sa découverte de la langue allemande à Genève, alors qu'il est encore adolescent :

*De mon propre mouvement et en dehors de l'école, j'entrepris l'étude de l'allemand. [...] Dans la littérature allemande, je cherchais quelque chose de germanique apparentée à Tacite, mais cela je ne le trouvai que plus tard dans le vieil anglais et le vieux scandinave. La littérature allemande m'apparut romantique et maladive.*

Bien que la langue allemande demeure une grande conquête de sa vie, Borges pensait d'abord découvrir les soubassements germaniques de la littérature anglaise encore incarnés dans la littérature allemande, et semble déçu de ce qu'il trouva. Il raconte ensuite son rendez-vous manqué avec Kant et les rêves de Jean-Paul Richter, puis sa découverte des poèmes beaucoup plus tardifs de Henrich Heine, le poète allemand auquel il reviendra le plus souvent. Il faut dire que Heine est le moins romantique (au sens maladif du terme) de tous les romantiques allemands, dont il est peut-être le dernier représentant. Ces quelques mots sur Novalis, écrits vers 1830, en sont peut-être la meilleure illustration : « Novalis ne voyait partout que miracles et miracles aimables, attentif au langage des plantes, il savait le secret de toute jeune rose, il s'identifiait enfin avec la nature tout entière et lorsque ce fut l'automne et que les feuilles tombèrent, il mourut. » Borges aurait aimé une phrase comme celle-là. Elle suggère que l'humour qui le rapprochait de Heine l'éloignait profondément de Novalis, même si les perplexités de ce dernier lui étaient beaucoup plus familières.

On trouve une trace méconnue de sa lecture des fragments (que Novalis considérait comme une encyclopédie) dans un essai non repris sur Góngora, publié en 1927 : « Novalis pense que chaque mot a une signification particulière, des acceptions connotatives et d'autres encore, parfaitement arbitraires et fausses. » Borges dira plus tard, comme Novalis, que la conscience doit taire l'origine métaphorique des mots d'une phrase sous peine d'en perdre le sens, comme si chaque mot (dans la bouche de tout le monde) devait témoigner de sa longue histoire pour lui seul.

Par la suite, à ma connaissance, Borges ne rappelle Novalis qu'une seule fois, en conclusion d'un poème en prose de son dernier recueil, *Les conjurés* : « La vie n'est pas un rêve, mais elle peut le devenir, écrit Novalis. » Une phrase qui n'est pas sans évoquer une idée bien connue de Mallarmé à laquelle Borges se réfère souvent, que le monde est fait pour devenir un livre (que viennent immanquablement compléter les vers de l'*Odyssée* cités plus haut). La vérité est que Borges ne revient à Novalis que soixante ans après sa découverte autour des années 1920. On sait que, sur son lit de mort à Genève, il se faisait lire *Henri d'Ofierdingen* par une infirmière suisse allemande. Il se souvenait, peut-être, d'avoir oublié les premiers mots du roman :

*Les parents, déjà, s'étaient couchés et dormaient ; on entendait l'horloge battre son rythme régulier, et le vent, au dehors, qui fouettait les fenêtres ; la chambre se changeait, tour à tour sombre ou baignée de lune. Sur sa couche, l'adolescent n'arrêtait pas de se tourner et de penser à l'Étranger, aux récits qu'il faisait.*

Mais dans ses entretiens avec Oswaldo Ferrari quelques mois plus tôt, Borges a toujours en mémoire les deux mêmes phrases : « Le monde des fleurs est un infini lointain » et « Chaque Anglais est une île », tout ce que la mémoire de Borges avait gardé de Novalis.

La première met justement le doigt sur ce qui, de Novalis, pouvait en faire un grand précurseur de Borges. Le fragment suivant en donne une explication : « En réalité, le monde spirituel nous est déjà ouvert, il est toujours visible. Si nous avons tout à coup l'élasticité nécessaire, nous verrions que nous sommes au milieu de ce monde. » Nous ne sommes pas très loin de cette idée évoquée plus haut, que chaque individu dispose de

toute la mémoire de l'humanité. En fait, Borges considérait tout ensemble Dieu, l'Un, l'inconscient, l'Esprit, le « monde spirituel » de Novalis et cette « Grande mémoire » de Yeats, auxquels nous pourrions ajouter « l'Imagination » de William Blake ou le « Moi » des Upanishads, comme des noms désignant une même dimension plus ou moins déchiffrable, mais inaltérable en nos gestes, présente en chacune de nos paroles. Il propose même à la fin d'un entretien (toujours avec Oswaldo Ferrari, mais en oubliant cette fois-ci Novalis) que l'humain ne dispose au fond que d'une intuition pour s'en convaincre, comme si lui manquait le sens ou l'organe lui permettant de voyager d'un monde à l'autre, ou plutôt, de les envisager comme une réalité à part entière, le monde de toutes les rencontres. Un autre fragment de Novalis est plus clair sur ce point : « Si nous avons une *fantastique* comme nous avons une logique, l'art de l'invention serait trouvé. » Mais peut-être allait-il trop au but, était-il justement trop clair pour se frayer un chemin dans la mémoire de Borges, ou pour que Borges veuille bien s'en souvenir.

Ironie du sort, ce mot de Novalis que Borges a toujours en bouche : « Chaque Anglais est une île. » Qu'il fait toujours suivre de la remarque de Hawthorne à propos des écrivains anglais : « *A hunger for lonely places.* » Nul besoin de rappeler (il l'a tellement fait lui-même) que Borges est héritier de la langue anglaise qu'il pouvait, à la différence de la littérature allemande, lire dans la bibliothèque de son père. C'est dans la comparaison des deux univers que son tempérament (ce qui fait que les grands écrivains sont des gens comme nous) apparaît le plus nettement. Dans un autre essai méconnu publié en 1925, « La terre pourpre », Borges compare les littératures française, anglaise et allemande. Contrairement aux écrivains français, trop engoncés dans leurs disputes,

*les Anglais – certains Anglais – exercent la faculté de s'imbiber des variations étrangères de l'être ; c'est l'abandon instinctif et lent de leur anglicité qui les américanise, les asiatise, les africanise et qui les sauve. Goethe, Hegel et Spengler, ont haussé le monde à la hauteur des symboles, mais plus exemplaire est la prouesse de Browning qui endossa des douzaines d'âmes [...] et les mis en vers dans une série d'allégories passionnées en les justifiant ainsi devant Dieu.*

Simplifions encore pour le bien de l'exercice : le génie, la grande propension de l'écrivain allemand serait de mettre au jour l'ordre caché du monde, alors que l'écrivain anglais, plus humble, est porté sur la fabulation, il ne prétend pas à la découverte de quelque ordre que ce soit, mais se contente de l'illustrer, d'en faire une histoire. « C'est un scrupule d'ordre éthique plutôt qu'une incapacité spéculative qui lui interdit de se faire trafiquant d'abstractions à la façon des Allemands », ajoute Borges dans un essai sur John Keats. Son grand mérite est une faculté de dépersonnalisation, la propension à reporter, à dire par d'autres mots que les siens.

N'a-t-on pas l'impression, en relisant ce passage, que la préférence de Borges pour la littérature anglaise repose après tout sur ce mot innocent, « exemplaire » ? Cette littérature est pour lui un exemple d'exemplarité. Puisque le devoir de l'écrivain est de répéter, la plus grande œuvre sera la plus exemplaire, elle témoignerait pour toutes les autres. Elle serait par conséquent détournée de toute euphorie de la découverte. On pourra s'étonner de son admiration pour le « regard adamique » de Walt Whitman, mais elle vient avant tout, comme pour Browning, du fait que Whitman ait réussi à créer (peut-être pour assumer ce premier regard sur toutes choses) un personnage intriqué dans un infini de circonstances nommé « Walt Whitman », ce que Borges considère comme sa plus grande invention.

D'autres passages laissent croire que ces distinctions reposent en fait sur un paradigme assez simple, pour ne pas dire élémentaire. Je pense à cette phrase de *Deutsch requiem* : « Pour moi, les Allemands, comme les Juifs, sont un peuple essentiellement pathétique. Par contre, les Anglais et les Américains du Nord ne le sont pas. » Ailleurs, dans ses entretiens, après avoir formulé l'idée selon laquelle « chaque pays choisit d'être représenté par un livre et que d'habitude ce livre ne ressemble pas au pays », il donne en exemple Shakespeare (maître de l'hyperbole) pour les Anglais (tout en réserve) et Goethe (tout en tolérance) pour l'Allemagne (facilement fanatique). Encore avec Oswaldo Ferrari, dans un même ordre d'idées, il oppose à la « tendance à l'interjection, à l'exclamation » des Espagnols, la discrétion des Argentins : « Nous autres nous parlons plutôt, nous disons les choses, enfin quoi nous expliquons, nous ne sommes pas toujours en train

d'affirmer, de nier comme les Espagnols. La conversation des Espagnols est interjective. La nôtre non, la nôtre est une conversation à voix basse, sans excès. »

D'autres raisons, un peu à la volée, pour mes doutes quant à la modestie de Borges. Je commence à croire que tout est affaire de langage, dans ces distinctions. Il cite une épître du capitaine Fernandez de Andrada :

*Une vie médiane je possède  
Un style commun et modéré  
Que n'ai rencontré chez personne.*

Bien entendu, le style de Borges est transparent, comme son univers. C'est un style commun mais « médian », que vous reconnaîtrez dans bien d'autres. C'est que ces mots vous atteignent de biais, comme le dernier vers du tercet de Fernandez, celui que vous n'attendiez pas, le vers paradoxal ; c'est par ce vers que le tercet devient exemplaire, que son idée s'imprime le mieux dans votre esprit, justement parce qu'elle est compromise dans sa formulation. L'amour de la métaphore, chez Borges, repose sur une idée semblable :

*Ce qui est suggéré a bien plus de pouvoir que ce qui est exprimé avec emphase. Il se peut que l'esprit humain ait une tendance naturelle à rejeter toute affirmation péremptoire. Souvenez-vous de ce que disait Emerson : les arguments ne convainquent personne. Ils ne convainquent personne parce qu'ils se présentent comme des arguments. [...] Mais quand on dit simplement quelque chose, ou mieux encore, quand on l'indique en passant, par allusion, notre imagination se montre accueillante.*

Un moment précieux, car il nous parle du fonctionnement de la mémoire selon Borges, et dit presque tout sur ses prédilections.

Il aide à comprendre que Borges ait presque oublié l'œuvre où ses conceptions intimes de l'univers étaient formulées avec le plus d'évidence et de radicalisme, peut-être par souci d'être découvert, comme le gênait certains mots tels que « panthéisme » ou « mysticisme » car ils devaient menacer le mystère de sa doctrine. Quand il les lut pour la première fois,

Borges reçut peut-être les mots de Novalis comme une révélation, mais se méfia sans doute aussi de l'impudeur de fragments comme celui-ci : « Tout ce qui est mystique est personnel et est, par conséquent, une variation élémentaire de l'univers. » Qu'il en ait eu conscience ou non a bien peu d'importance. Il est possible que toute son œuvre fut un moyen d'oublier les illuminations de Novalis, en les dissimulant encore et encore.

« Ce chemin ainsi que tous les autres furent inutiles », écrit-il à la fin de son dernier conte, « ils me menaient tous à Shakespeare ». J'ignore si, par moments, j'ai trouvé un chemin hors de Borges ou si je n'ai fait que suivre ses traces encore plus longtemps, mais j'ai tenté d'en exhiber le mécanisme en le considérant du point de vue d'un *alter ego* insoupçonné, cet univers, et j'ai cru percevoir qu'il s'ébranlait un peu. Le temps dira si je touchais alors un point sensible, ou si ce n'était pas le tonnerre d'un camion qui descendait la rue au même instant...